

CLAUDE ROY

**L'ÉTONNEMENT
DU VOYAGEUR**

1987-1989

nrf

GALLIMARD

1987

Automne

L'ÉTONNEMENT

Le Haut-Bout, 6 octobre 1987

Un passant qui presque au terme de la route demande encore son chemin. Un voyageur qui ne peut faire halte avant la nuit tombée, et que l'étonnement de vivre maintient éveillé. Je crains de trop ressembler à ce vers d'Angélus Silésius : « *Je ne sais pas ce que je suis, je ne suis pas ce que je sais.* »

TROIS RECETTES
DE PRUDENCE

Le Haut-Bout, 7 octobre 1987

J'essaie de garder présents à l'esprit, comme principes de salubrité intellectuelle, un aphorisme, une remarque et un théorème.

L'aphorisme est de Lichtenberg : « *Il se coupait à lui-même la parole.* » (On ne le fait jamais trop.)

La remarque est de Wittgenstein : s'il existait, dit-il, un verbe signifiant « croire à tort », il n'aurait pas de première personne de l'indicatif présent. (C'est une application à la

pensée d'une des règles de base de la conduite automobile : se souvenir constamment qu'il y a un *angle mort*.)

Le théorème est celui que publie Gödel en 1931 dans son mémoire « *Sur les propositions formellement indécidables des Principia Mathematica et des systèmes apparentés* ». Le théorème de limitation de Gödel énonce que n'importe quel système formel susceptible d'exprimer adéquatement l'arithmétique contient une formule, au moins, qui est *indécidable*, et qui ne pourra jamais être démontrée dans le système considéré. Un tel système, s'il est consistant, ne pourra donc jamais apporter la démonstration de sa propre consistance. « *On peut démontrer rigoureusement*, écrit Gödel en conclusion de son texte, *que dans tout système formel consistant contenant une théorie des nombres unitaires relativement développée il existe des propositions arithmétiques indécidables et que, de plus, la consistance d'un tel système ne saurait être démontrée à l'intérieur de ce système.* »

Je me souviens de la jubilation d'Édouard Kouznetsov, après sa libération du Goulag, nous racontant comment il expliquait le théorème de Gödel aux sbires et aux matons du K.G.B., éberlués par le raisonnement grâce auquel un *zek* prétendait les guérir de leurs certitudes de matraques. (En vain, bien entendu.) Ce qui illustre parfaitement ce qu'écrit un des plus subtils commentateurs du théorème de Gödel, le mathématicien Jean-Yves Girard : « *Le théorème de Gödel est une réfutation d'un modèle mécanique de la science, de la pensée, du monde.* »

LA COMMUNICATION

COUPÉE

Le Haut-Bout, 9 octobre 1987

Dans le théâtre social des apparences, où personne ne parle vraiment à personne, où personne n'écoute personne et où personne ne répond, on fait grand tapage autour de ce qui manque le plus : les relations « humaines ». Les bateleurs sur

l'estrade n'ont que le mot *communication* à la bouche. On déplore gravement qu'un homme d'État en mauvais état ait des « *problèmes de communication* ». On se tourmente parce qu'un « *message ne passe plus* ». Et on annonce avec fierté qu'un personnage de la pièce vient d'engager à son service un « *conseiller en communication* ». Quant au contenu de la « *communication* », quant au sens du « *message* », il n'en est bien entendu jamais question.

Les vrais problèmes de « *communication* » entre les hommes n'ont aucun rapport avec les pitreries des experts en communication, des publicitaires et des manipulateurs de médias. Pascal inventa, deux siècles avant Kafka, le conte à la Kafka. Il décrivit notre vie comme une cellule où les captifs attendent qu'on vienne les chercher, à tour de rôle, pour l'exécution. On pourrait décrire aussi les habitants du cachot allégorique de Pascal, l'oreille collée au mur, devinant de l'autre côté de la muraille des présences et des voix qu'ils ne parviennent pas à comprendre ni à déchiffrer. La littérature est ce passe-muraille qui tente de « *faire passer* » ce que disent les inconnus au-delà des murs.

MINIMES

Paris, le Haut-Bout, octobre 1987

Une rivière est un endroit où on peut se baigner. Une rivière est un endroit où on peut se noyer. Les deux points de vue sont également vrais.

Ce que j'aime notamment chez les chats c'est qu'ils vous interdisent de se croire leur propriétaire.

La nature ayant déployé une imagination monstrueuse dans l'invention des maladies, l'homme a voulu faire mieux. Il y est parvenu sans peine : les supplices.

Une personnalité éminente, titulaire de la Médaille de Sauvage des Apparences.

Ne donner que ce qu'on a, quelle pauvreté!

Dire de certains qu'ils *végètent* c'est calomnier l'herbe et les choux.

CAHIERS QUADRILLÉS

Le Haut-Bout, 10 octobre 1987

*Quand nous étions enfants
pour que les lignes soient parfaitement droites
on nous donnait de beaux cahiers quadrillés
Quel repos de poser les mots un à un
sur leur chemin bien sage tracé droit sur la page
Même si on fait encore des fautes d'orthographe
les mots sont là tranquilles assis comme des chats
Un sujet Un verbe Un complément direct
et le papier réglé beau comme des rails de train*

*Plus tard on écrit sur du papier tout blanc
qui ressemble à la vie qu'ont les grandes personnes
Elles sont libres de faire ce qu'elles veulent
Il n'y a pas de ligne pour bien ranger les mots
Il n'y a plus de maître pour donner des devoirs
dire ce qu'il faut faire expliquer punir
distribuer des bons points mettre au coin
Liberté grande ouverte une page toute blanche
On le croit du moins Regrettant quelquefois
le temps où on avait des cahiers quadrillés
mais la tête heureusement remplie d'idées folles*

LES HIRONDELLES
DE MAMIE

Le Haut-Bout, 15 octobre 1987

Chez Mamie, notre voisine, on entre par ce qui fut la forge du père Ligot, le maréchal-ferrant mécanicien, au temps des chevaux et des charrues brabant, hier – il y a des siècles. Il y a toujours l'enclume et le foyer, au fond de la pièce, et toujours la tige du soufflet qui attisait le feu, actionnée par une chaîne. À l'intersection de la tige, du soufflet et de la chaîne, les hirondelles, encore plus hardies que d'habitude, ont construit il y a dix ans un nid en équilibre aérien. Personne n'a plus jamais osé toucher à la chaîne et risquer de détruire la maisonnette du ciel.

Ce nid, pour moi, scelle la fin d'une époque, autant dire quelques dizaines de siècles. Depuis le moment où nous sommes installés dans ce village à la frontière du Hurepoix et de la Beauce chartraine, le village, ses alentours, la campagne française en général ont sans doute plus changé qu'en dix mille ans, plus changé peut-être que depuis le néolithique. Depuis *l'homme payen* converti au christianisme nommé Haut-debout, qui au temps des grandes invasions règne sur un vaste domaine où vivent une centaine de laboureurs et d'ouvriers agricoles, ni l'outillage, ni les semences, ni les façons culturelles, ni les mœurs patrimoniales, ni les relations sociales entre riches et manants, seigneurs, vassaux et serfs, gens d'Église et laïques n'ont fondamentalement changé pendant des siècles. Sur notre plateau dominant Dourdan et d'où jaillit la source qui cherche péniblement à devenir l'Orge, au cours devenu misérable (et, d'après son apparence, probablement polluée), les capitulaires et les archives montrent une structure à peu près constante depuis les Romains jusqu'à 1945. Mais dix ans plus tard, quand les hirondelles décident que l'agriculture de

l'Ancien Régime a fait son temps, et place à nos nids! tout a basculé. Phénomène mondial : la paysannerie qui comptait les deux tiers des habitants de la terre, n'en compte plus qu'un tiers, avec un minimum de 5 % de cultivateurs aux États-Unis. Là, une des prévisions de Marx s'est réalisée. La concentration des capitaux et des terres a fait disparaître en un quart de siècle les neuf dixièmes des fermes, grandes, moyennes, petites. Les dix ou douze exploitations agricoles de 1945 ne sont plus que trois, dont deux appelées clairement à être absorbées bientôt par la propriété dominante, qui a déjà acheté pour le faire-valoir direct près de la moitié des terres et qui exploite le reste en fermage. Les bâtiments et fermettes sont devenus des résidences secondaires pour citadins. L'industrialisation accélérée de l'agriculture, les moissonneuses-batteuses géantes, les silos des coopératives, les pulvérisateurs automoteurs avec ordinateur à bord, les hélicoptères semant les insecticides et les engrais, les machines cueilleuses de haricots qui par front de six avancent depuis l'horizon (me rappelant les attaques de chars ou les images des films soviétiques des années 1925), machines qui en un jour ramassent quelques centaines de tonnes de haricots-flageolets, les écosent, les trient (et le soir même ils sont en boîtes) – tout cela a totalement modifié la vie sociale. Sur des centaines d'hectares, le patron et son fils, ou un employé, remplacent les dizaines d'ouvriers agricoles qui vivaient à Haudebout (devenu, on ne sait pourquoi, le Haut-Bout). Le village, du temps de la forge Ligot, avait une boulangerie, une épicerie, un café. En 1920, il y avait une salle de bains unique à Haudebout. Toutes les fermes et maisons en ont une aujourd'hui. J'ai connu mes voisins à l'époque où ils ne prenaient aucun congé : on devait traire et panser les vaches tous les jours, y compris dimanches et fêtes. Une civilisation rurale, des habitudes conviviales, des célébrations qui rythmaient les travaux collectifs et les fêtes chômées, tout s'est englouti en quelques années. Les chefs d'exploitation sont à la fois agriculteurs, ingénieurs, économistes, boursiers, poli-

ticiens. Ils suivent les cours des céréales à Chicago et les débats de la C.E.E. à Bruxelles, les nouvelles des récoltes de blé en U.R.S.S. et les plans de mise en jachère et de « gel des terres » du trop-plein des terres cultivées, ou le remplacement des produits alimentaires par des produits industriels, des alcools, l'étharol obtenu à partir des betteraves. Pendant ce temps-là, l'exploitation intensive des terres qui ne sont pas encore « interdites de culture » et remises à l'état sauvage empoisonne l'air respiré et nos nourritures, sursaturées de nitrites et de nitrates. L'arrosage électrique entraîne un *lessivage* des sols, dont les nappes phréatiques sont empoisonnées pour des dizaines d'années, étendant les zones où les médecins interdisent aux femmes enceintes de boire l'eau du robinet.

Quand j'ai franchi la limite (vague) du Hurepoix et de la Beauce, j'ai toujours l'impression de me trouver dans la steppe russe. Dans le Midi, la grosse alouette calandre a été massacrée par les Tartarinbarbares. Dans le Sud-Ouest la gentille calandrelle a reculé jusqu'au Languedoc. L'alouette Lulu, qui est la Kiri Ke Tanawa des alouettes, bat partout en retraite. Ici, l'emploi de semences empoisonnées lors des semis de printemps, les pyréthrinoïdes de synthèse à spectre large, les engrais azotés, ont petit à petit diminué le nombre d'oiseaux. Et ce n'est pas un attendrissement rétrograde, passéiste et esthète que de pleurer arbres, fleurs, oiseaux. Leur présence était un joyeux indicateur de santé. Leur disparition ou leur raréfaction est un signe de dégradation. (Ajoutons que le taux de suicide dans la steppe beauceronne est équivalent à celui de la steppe russe, me dit un ami sociologue...)

Voilà les pensées que je tourne et retourne en admirant le nid d'hirondelle en équilibre là-haut, et le petit carré que Mamie a fait scier au-dessus de sa porte pour permettre à ses locataires ailés d'entrer et de sortir. « Je veux qu'elles fassent comme chez elles », dit Mamie. Elles le font.

JOSEPH
BRODSKY

Paris, 23 octobre 1987

Le Nobel à Brodsky, à un repris d'injustice, c'est une nasarde à la Nomenklatura, un hommage à l'insolence du courage, à l'éclat de l'intelligence faite talent, et à un très bon poète.

Peut-être parce qu'il parle maintenant l'anglais avec un accent gaiement new-yorkais, qu'il dit « Yeah » avec la sonorité d'un qui a fait ses classes à Brooklyn plutôt qu'à Piter (comme il continue d'appeler Leningrad), peut-être parce qu'il a ce côté un peu roux blond qui est commun aux Irlandais du Bronx, aux Russes russes ou juifs, aux Juifs de l'East Side, peut-être parce que c'est à Venise que je l'ai rencontré, et qu'il disait se sentir un peu chat de la Riva dei Schiavoni, prêt à se réincarner en chat vénitien aventurier – je trouve Brodsky le plus typiquement américain des poètes russes, ou le plus typiquement russe des très malins Américains.

Le 18 février 1964, Brodsky, Iossip, âgé de vingt-quatre ans, comparait devant un tribunal de Leningrad, inculpé de *parasitisme*. Les antécédents de l'accusé sont accablants. À sept ans, ayant à remplir un formulaire pour la bibliothèque de son école, il refuse, prétendant ignorer ce qu'il faut mettre en face du mot *nationalité*. Il sait pourtant parfaitement qu'il est juif. À quinze ans, il quitte l'école et va vivre de bric et de broc : tourneur à l'usine dite l'Arsenal, qui fabriquait des canons et des machines agricoles. Il essaie ensuite d'entrer dans la marine, passe brillamment les examens, mais est refusé finalement à cause du fameux paragraphe 5 : *nationalité* (juif). Il va participer ensuite en Sibérie et sur la frontière soviéto-chinoise aux expéditions géologiques qui recherchent des gisements d'uranium. Ces voyages de prospection ont été une bénédiction pour des dizaines de persécutés, de marginaux,

de « suspects » plus ou moins « hors-la-loi » : les chefs d'expédition accueillent souvent des « chercheurs » un peu particuliers. Une fois dans le Grand Nord, le K.G.B. peut toujours vous courir après!

Quand Brodsky a gagné un peu d'argent et de tranquillité, il passe son temps à lire, à écrire et à discuter avec des gens peu recommandables. Quand le K.G.B. l'arrête, et pendant les mois d'interrogatoire, l'accusé prétend avoir pour profession l'état de « poète ». L'enquête cependant prouve que ce *hooligan* n'est pas membre de l'Union des Écrivains. Au tribunal, le juge est indigné : « *Poète? Qui vous a reconnu poète?* » Brodsky a l'insolence de répondre : « *Qui m'a fait membre de l'espèce humaine?* » Malgré deux ou trois témoignages courageux en sa faveur, comme celui d'Éfim Etkind, verdict : cinq ans de « *rééducation par le travail* » en Sibérie, dans un village de quatorze habitants, sous la surveillance du K.G.B. local. « *Je connais assez bien la classe ouvrière et la paysannerie* », dit Brodsky. Il avoue que, quand on l'a incarcéré à la prison des Croix, une des célèbres geôles soviétiques, voisine de l'Arsenal, où il avait travaillé comme tourneur, il n'a pas vu d'énormes différences entre l'usine et la prison. Et que lorsqu'on lui a dit, après sa condamnation, qu'il allait être transféré dans le Grand Nord, au-delà d'Arkhangelsk, ça ne l'a pas tellement impressionné : il y était déjà allé, volontaire, comme assistant géologue, un compteur Geiger à la main...

À sa libération, Brodsky s'obstine à écrire des poèmes et à fréquenter des personnalités douteuses, comme Anna Akhmatova. En 1972, les autorités soviétiques, exaspérées, mettent Brodsky dans un avion et l'expulsent. Il a trente-deux ans. Il débarque à Vienne avec pour tout bagage un volume des œuvres du grand poète « métaphysique » anglais du XVIII^e siècle, John Donne, une machine à écrire et une bouteille de vodka qu'il destine au poète anglais W.H. Auden, une de ses grandes admirations. On lui a dit qu'Auden, qui vit le plus souvent aux États-Unis, séjourne à ce moment en

Autriche dans un village perdu. L'exilé s'y rend. Une amitié va naître ici, jusqu'à la mort d'Auden et au-delà. Brodsky découvre un vieil homme brillant, original, homosexuel et inépuisable. Quand on lui glisse sur une chaise trop basse les deux volumes du dictionnaire d'Oxford University Press, Brodsky dit qu'Auden lui paraît être un des rares vivants à mériter de s'asseoir sur ce célèbre dictionnaire. Le fait que Brodsky parle un peu l'anglais, le lit couramment, qu'il a dévoré, de Leningrad à la Sibérie, les poètes métaphysiques anglais et les poètes contemporains anglo-saxons, l'amitié aussitôt née avec Auden, détermineront le choix de son exil : il s'installe à New York et devient Joseph Brodsky.

À la mort d'Auden, qui le secoue terriblement, c'est en anglais qu'il écrit un poème à la mémoire de son ami. Mais il reste en même temps russe, profondément, par son extraordinaire connaissance de la littérature russe, par les dizaines de poèmes russes (peut-être des centaines) qu'il sait par cœur, par son amour de la langue russe, par sa façon incantatoire de chanter ses propres poèmes, comme un vrai chantre (il m'a dit que c'est le style de lecture des poètes de Leningrad). Mais il parle un anglais-américain parfait, parfaitement vivant, new-yorkais et coloré, que sa voix nasale rend plus américain que nature, ponctué de *yeah!* sarcastiques, un *yeah!* pas tellement yankee pourtant. Une saveur russe de concombre doux enveloppe les mots, qu'il parle russe ou américain-anglais.

Brodsky se fâcherait sans doute si on disait de lui qu'il est « parfaitement assimilé » à sa terre d'exil. Il y a noué de précieuses amitiés avec des écrivains, non seulement des « maîtres » comme Auden et Lowell, mais de plus jeunes. Mais on ne « s'assimile » pas au malheur de l'arrachement forcé. Ce qu'est l'épreuve de l'exil, Brodsky en donne l'idée quand il explique comment, après avoir été « expulsé » de force de son pays, ses parents ont demandé pendant treize ans un visa pour aller voir leur fils. Visa chaque fois refusé comme « sans nécessité ». Et puis un jour, l'un après l'autre, les vieux parents sont morts. À qui raconter cela? demande Brodsky. « À une

CLAUDE ROY

L'étonnement du voyageur
1987-1989

Dans le sillage de son autobiographie (*Moi je, Nous, Somme toute*) le nouveau « livre de bord » de Claude Roy fait suite à *Permis de séjour* et à *La fleur du temps*.

Journaux intimes et carnets, articles, ces « journaux à ciel ouvert », poèmes à l'état naissant, cahiers de lectures, blocs-notes de voyages, et ces maximes que l'auteur préfère appeler « minimales », c'est un livre à la fois d'une grande variété et d'une grande unité. Rôdeur *À la lisière du temps* (c'est le titre d'un de ses recueils de poèmes) et témoin de son temps, l'écrivain, des allées forestières aux sentiers des rêves, nous conduit de son Hurepoix à Venise, de Leningrad à Paris. Il met en pratique le précepte de Diderot : « *Avant de faire le tour du monde, si nous faisons le tour de nous-même* » et vérifie la pensée de Paul Valéry : « *Le temps du monde fini commence.* »

Portraits d'oiseaux et profils d'écrivains, observations de l'ami de la nature et perspicacité du moraliste, chuchotement du vent dans les blés ou de la mer sur le rivage et grondement des révolutions à l'Est, *L'étonnement du voyageur* accorde les sagesses de la solitude et les plaisirs de la sociabilité, le regard intérieur et l'attention à l'histoire.

Ce livre de raison s'achève par un *Lexique familier* que *Le débat* avait demandé à quelques écrivains d'établir en recensant les mots clefs de leurs livres. En se prêtant au jeu, et en se relisant avec l'œil du lexicographe, Claude Roy s'est aperçu que nos mots en savent parfois davantage sur nous que nous-même. Le lexique de ses « mots de passe » est comme un modèle réduit de l'œuvre de Claude Roy.



9 782070 719235



90-III

A 71923

ISBN 2-07-071923-5

120 FF tc